

LA PREMIÈRE ÉBAUCHE DU *JARDIN DES SUPPLICES* :

EN MISSION (1893)

Le titre ci-dessus est trompeur. Car il pourrait faire croire qu'en 1893, lorsqu'il publie *En mission*, en trois livraisons, dans les colonnes de *L'Écho de Paris*, les 12, 19 et 26 septembre, Octave Mirbeau a déjà en tête le projet du *Jardin des supplices*, qui ne paraîtra en volume que six ans plus tard, en pleine affaire Dreyfus, en juin 1899. Il n'en est rien. Pourtant, curieusement, les trois chapitres d'*En mission* (1893) seront bel et bien réutilisés dans le roman de 1899 : ils constituent en effet la première ébauche des huit chapitres qui, sous le même titre, formeront la première partie du récit à la première personne, intitulé par lui *Le Jardin des supplices*, qu'un narrateur anonyme, à la figure ravagée, lira à ses commensaux d'un soir, le gratin de l'*intelligentsia* positiviste de la République. La comparaison des deux - ou plutôt des trois - versions d'*En mission*, d'une part, et l'étude, d'autre part, de l'insertion de ce texte dans un ensemble avec lequel il n'avait *a priori* rien à faire, sont extrêmement intéressantes et révélatrices de la façon de procéder du romancier et de sa volonté de dynamiter la structure du vieux roman balzacien et zolien.

En premier lieu, nous nous rendons compte, pour la première fois (1), du caractère alluvial de l'écriture romanesque de Mirbeau. La première mouture qu'il jette en hâte sur le papier, pour se débarrasser de la corvée hebdomadaire et purement alimentaire - il vit de ses chroniques grassement rémunérées - ne sert jamais que de canevas, ou plutôt d'embryon - le terme s'impose dans le récit d'une mystification embryologique ! À partir de l'ossature primitive et de la maigre chair qui l'entoure, le romancier procède par des successions d'additions : il ajoute tantôt des épisodes entiers avec des personnages nouveaux (par exemple il va introduire celle qui va devenir l'héroïne du roman, l'énigmatique et sadique Anglaise rousse, Clara, et insérer de multiples et édifiantes conversations à bord du *Saghalién*) ; tantôt des paragraphes qui développent une simple notation ; tantôt de simples phrases, des propositions, des adjectifs ou des adverbess isolés. En l'occurrence, un récit qui, en 1893, représente environ 34.000 signes, devient, en 1895, quand paraît, dans *Le Gaulois* d'Arthur Meyer, la deuxième version, un feuilleton de quelque 95.000 signes (2), et, quatre ans plus tard, une moitié de roman de plus de 130.000 signes... Et encore Mirbeau a-t-il carrément supprimé la quasi-totalité du troisième chapitre primitif, qu'il a réutilisée, le 16 février 1896 dans une chronique du *Journal* intitulée "Macrobiologie" ! On retrouvera le même mode de composition dans *Le Journal d'une femme de chambre*, dont la version en volume amplifie considérablement la première mouture parue, neuf ans plus tôt dans *L'Écho de Paris*, et dans son ultime roman, *Dingo*, publié en 1913, qui est deux fois plus long que le premier manuscrit, conservé dans les archives du Dr. Claude Werth (3).

Mais, à vrai dire, les transformations les plus considérables et les plus symptomatiques ne sont pas d'ordre quantitatif. C'est toute l'orientation du texte qui a été bouleversée de fond en comble. L'opération a été menée en deux temps : en 1895, lors de la republication d'*En mission* en feuilleton ; puis en 1899, lors de la parution du volume, chez Fasquelle. Comparons tout d'abord les deux versions d'*En mission* : celle de 1893 et celle, en neuf chapitres, de 1895.

La première n'est qu'une ébauche assez grossière, il faut bien le reconnaître. Dans les deux premiers chapitres est évoquée, d'une façon extrêmement sommaire, une mystification politico-scientifique : un aventurier de la politique est envoyé en mission embryologique à Ceylan pour y retrouver, à l'instar d'Ernst Haeckel, "l'*initium* protoplasmique de la vie organisée". À défaut de le chercher, on le voit, dans le dernier chapitre, remonter aux origines de la sexualité humaine et de l'amour sans péché, avant que le christianisme contre-nature n'y ait vu la faute irrémédiable : le ch. III évoque brièvement la liaison édenique et anonyme qui s'établit entre un Européen grossier, en rupture de ban, et une jeune Cinghalaise, restée proche de l'état de nature, et qui n'a jamais été

empoisonnée par les tabous inoculés à tous les peuples du monde par les Églises chrétiennes de toute obédience ; grâce à elle, il goûte à "tous les plaisirs du Paradis Terrestre". Ainsi, l'éden de l'exotisme cinghalais ne sert guère qu'à souligner, par contraste, et d'une façon quelque peu manichéenne, le caractère artificiel et dénaturé de notre pseudo-civilisation occidentale, vouée à la corruption et à la pourriture. Mais l'Européen est tellement pervers qu'il est incapable de "s'éterniser dans cet éden" : drogué de la politique, attiré irrésistiblement par les mirages de l'ambition qui, de son propre aveu, "empoisonne sa vie", comme le Candide de Voltaire au pays d'Eldorado, il quitte ce pays des rêves pour retrouver la décevante réalité. Le thème n'est guère original, l'exotisme est de pacotille, et la satire politique est tellement bâclée et superficielle qu'elle en devient inoffensive.

Mirbeau en est à coup sûr parfaitement conscient. Aussi, dix-huit mois plus tard, quand il se décide à retravailler à son esquisse, il laisse tomber le cliché naturiste et préfère développer, à des fins de critique sociale, des thèmes qu'il n'a fait qu'effleurer. Voici en effet comment, en mars 1895, il présente son projet à son ami Jules Huret, qui lui demande des tuyaux pour sa rubrique d'échos littéraires du *Figaro* : "*En mission*, roman satirique, espèce de grand guignol, d'un comique sinistre. / Le principal personnage : une sorte de vagabond de la politique, brûlé de tous les côtés, ayant fait toutes les sales besognes, tous les sales métiers, après un échec comme candidat officiel, est chargé, par un ministre qui le protège et le craint, d'une mission d'embryologiste dans la mer des Indes. Naturellement, il ne sait pas un mot d'embryologie, mais c'est tout ce que le ministre a pu trouver pour lui, avec l'idée de se débarrasser d'un trop gênant et compromettant ami. / Rencontre à Ceylan de savants étranges comme lui, de voyageurs bizarres, de philosophes extravagants, qui viennent étudier le bouddhisme, de commissions scientifiques qui étudient le parasite du caféier, de chasseurs, d'explorateurs, de capitalistes en quête d'affaires nouvelles ; défilé de toqués et de bandits etc etc. / En résumé, c'est une satire très mouvementée de la politique et de la science officielle, dans un cadre pittoresque, dans le cadre de la merveilleuse flore de Ceylan" (4).

À ce stade de l'élaboration, il n'est donc question que d'une "satire" farcesque, où, ambivalence habituelle chez Mirbeau, le grotesque côtoie le "sinistre", et où l'exotisme cinghalais ne semble pas avoir d'autre fonction que de servir de toile de fond "pittoresque" à un "défilé de toqués et de bandits", fonction qui sera dévolue à la buvette de l'établissement thermal de Luchon, dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*. Les deux cibles de la satire mirbellienne sont nettement définies :

- d'une part, la pourriture des politiciens, qui a éclaté publiquement avec le scandale de Panama, confirmant ce qu'il proclamait déjà dans ses éditoriaux de *L'Ordre* et, plus encore, dans les colonnes de *Paris-Journal* et des fameuses *Grimaces* de 1883 ;

- d'autre part, le charlatanisme de pseudo-savants dignes de Molière et de Fontenelle, Trissotins du scientisme. C'est en effet le moment où Mirbeau manifeste de plus en plus vivement les craintes que suscite en lui la dérive scientiste, caricature du véritable esprit des Lumières et nouvel opium des peuples ; ce qui l'amène, curieusement, à se rapprocher du conservateur Ferdinand Brunetière, naguère tympanisé, qui vient précisément de la dénoncer dans les colonnes de la caverneuse *Revue des deux mondes*.

Mais, au fur et à mesure qu'il avance dans la rédaction, avec sa lenteur habituelle quand il est dégoûté de ce qu'il écrit, il semble avoir passablement modifié le projet initial. Car s'il est vrai qu'il amplifie considérablement la partie politique de son récit, sans parvenir pour autant à restaurer la crédibilité romanesque, vu le genre farcesque adopté, le "pittoresque" cinghalais passe à la trappe, et la critique du scientisme n'est pas plus développée que dans la première mouture. Certes, on trouve quelques "toqués" et "bandits", mais leur nombre se réduit à trois unités, rencontrées par l'anonyme narrateur, non à Ceylan, mais au cours de la traversée sur le *Saghalien* : un gentilhomme normand grand massacreur de paons, un explorateur français anthropophage et "civilisateur", grand amateur de chair blanche, et un officier anglais, enthousiasmé par les merveilleux effets dévastateurs de "la fée dum-dum". Quant aux "philosophes extravagants", aux "savants étranges", aux capitalistes en chasse et aux "commissions scientifiques", ils attendront des temps meilleurs...

Cette désinvolture du romancier par rapport à ses propres projets est révélatrice de son mode de composition - ou plutôt de son absolu refus de composer. Composer, c'est figer l'inspiration, c'est

la faire entrer de force dans un cadre préétabli, c'est s'imposer une multitude de contraintes au nom d'une vision supérieure de l'oeuvre à créer, et notre libertaire ne saurait s'y soumettre (5). Plus grave encore : c'est faire croire que les choses ont un sens, puisque tout, dans le roman ou la pièce de théâtre, va être ordonné en fonction des fins du romancier ou du dramaturge, et que chaque événement, chaque petit fait, va occuper une place déterminée à l'avance par l'écrivain omnipotent et omniscient, substitut de la puissance divine, qui tire toutes les ficelles, tout en prétendant faire oublier sa présence. Même si, comme Zola, on soutient que l'agencement des faits par l'auteur n'est jamais que l'illustration d'un déterminisme scientifique de bon aloi, Mirbeau y voit un avatar du finalisme. Or, à ses yeux d'existentialiste avant la lettre, rien n'a de sens dans ce "crime" qu'est l'univers, livré au chaos et à l'entropie (6). Dès lors, la composition du roman balzacien et zolien lui apparaît comme une mystification. Pour sa part, il va donc se contenter modestement de jouer le rôle d'un démiurge, qui arrange à son gré les matériaux dont il dispose, en tout arbitraire, mais un arbitraire qui s'affiche, qui crève les yeux, qui interdit au lecteur d'oublier sa présence, et dont personne ne saurait être dupe. Au roman bien structuré, il oppose les récits à tiroirs faits de bric et de broc, dont *Le Journal d'une femme de chambre* et *Les 21 jours d'un neurasthénique* sont les plus éloquentes illustrations.

Deuxième temps de l'opération de déconstruction-reconstruction : l'amalgame, dans la version imprimée du *Jardin des supplices*, d'*En mission*-1895 avec un récit complètement différent, paru en cinq livraisons dans *Le Journal*, pendant l'hiver 1897 - soit avant l'engagement de Mirbeau dans l'affaire Dreyfus - , sous le titre de "Un Baigne chinois", suivi de "Le Jardin des supplices" (7). Ce feuilleton exotique, qui constitue la première mouture de la deuxième partie du *Jardin des supplices*, n'a absolument aucun rapport avec *En mission* : ce ne sont ni les mêmes thèmes, ni les mêmes personnages, ni les mêmes décors, ni, plus grave encore, le même ton et le même style... Mais qu'à cela ne tienne ! Au cours de l'Affaire, le romancier décide de fusionner les deux récits (8), et de les agrémenter de surcroît d'un "Frontispice", où il amalgame un certain nombre de chroniques relatives à l'instinct de meurtre et à la façon dont les sociétés dites "civilisées" le canalisent et le récupèrent au profit d'un ordre inique. Écoeuré par les appels au meurtre lancés par les feuilles nationalistes et cléricales, par les pogromes de Juifs en Algérie, et par les atrocités commises par l'armée française à Madagascar, et dénoncées parallèlement par Urbain Gohier dans les colonnes de *L'Aurore* dreyfusiste, il entend visiblement faire de "la loi de destruction universelle" dégagée jadis par Joseph de Maistre le thème central de son oeuvre, et en profiter pour stigmatiser les horreurs commises en toute bonne conscience par des quantités d'"honnêtes gens" qui se disent et se croient "civilisés".

Cette fusion de textes conçus indépendamment les uns des autres, et que rien ne prédisposait à voisiner, va naturellement l'obliger à un minimum d'aménagements superficiels pour assurer une cohérence minimale : il fait de la sadique Clara la femme rencontrée à bord du *Saghalien* par le narrateur de 1895, ce qui ne lui coûte guère ; et il imagine que le gangster de la politique, désarmé, émasculé, traité de "femmelette" et de "bébé", s'accroche à ses basques et la suit en Chine, où il pourra, sous la houlette de cette surprenante Béatrice, visiter le baigne de Canton imaginé dans le feuilleton de 1897 et y subir une atroce expérience initiatique... Le procédé est si factice, les invraisemblances et les différences de ton sont si criantes, et le romancier prend si peu soin de camoufler une désinvolture choquante pour leurs habitudes culturelles, que nombre de lecteurs, et non des moindres - Zola, par exemple (9) - se sont récriés. Force est donc de se demander ce que signifie ce *patchwork* incongru. L'exemple d'Auguste Rodin, dont l'influence est considérable, permet d'apporter des éléments de réponse.

En effet, il arrive souvent au génial statuaire de procéder d'une façon comparable à celle de son chantre attitré :

- Tantôt il décompose un ensemble et présente isolément des fragments, empruntés par exemple à *La Porte de l'Enfer*, qui constitue un réservoir inépuisable de "beaux morceaux" ; cela leur confère automatiquement une signification toute différente : pensons au *Baiser*. Comme son

ami Rodin, grand amateur par devant l'Éternel, d'ébauches et de morceaux choisis, le romancier semble considérer qu'un fragment se suffit à lui-même et n'a pas besoin, pour toucher le lecteur, ou l'amateur d'art, d'être rattaché à un ensemble d'où procéderaient seuls sa valeur esthétique et son intérêt dramatique ou humain. Ainsi, à l'instar du "grand dieu de son coeur", a-t-il publié à trois reprises, sous le titre symptomatique de "Fragments", des extraits de romans à venir - du *Jardin des supplices*, du *Journal d'une femme de chambre* (10) et de *Dingo*. Ce faisant, il s'inscrit dans le courant décadent qui, selon la célèbre définition de la décadence donnée en 1885 par Paul Bourget, tend à autonomiser le chapitre par rapport à l'oeuvre, la page par rapport au chapitre et la phrase par rapport à la page. Pour peu qu'on mette bout à bout ces "fragments" sans idée directrice, sans projet préconçu, histoire de préserver leur autonomie - comme Mirbeau va le faire de nouveau dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* - , on aboutit à un puzzle sans la moindre cohérence, dont la contingence et la discontinuité reflètent l'universel chaos. C'est ce qu'impliquait déjà, par exemple, "le défilé de toqués" annoncé à Jules Huret en mars 1895.

- Tantôt, processus inverse, Rodin juxtapose en tâtonnant des fragments ou des statues conçues indépendamment, dans l'espoir que de leur rapprochement *a priori* incongru va naître un choc, ou une révélation, largement fortuite, qu'un mode de création rationnel n'aurait pas permis de connaître. De la discontinuité va peut-être naître le sens, du chaos apparent pourrait surgir une cohérence insoupçonnée. D'une certaine façon, l'oeuvre échappe quelque peu à la volonté consciente du démiurge, et l'amateur est invité à interpréter comme il l'entend les inévitables ambiguïtés qu'elle recèle : lointaine préfiguration du rôle du subconscient chez les surréalistes. C'est visiblement ainsi que procède notre romancier en rupture avec les règles de la composition, à l'instar des grands Russes (11).

En amalgamant, sans le moindre souci d'unité, de vraisemblance et de crédibilité romanesque - conventions-lits de Procuste qu'il entend briser - des récits sans rapport l'un avec l'autre, il oblige en effet le lecteur à s'interroger sur le lien à établir entre les différentes parties d'une oeuvre hétéroclite. Le choc de la confrontation peut avoir une vertu pédagogique et amener à se demander, par exemple, si l'occident chrétien, "humaniste", "libéral" et "progressiste", ne recourt pas, pour son expansion coloniale comme pour le maintien d'un ordre intérieur oppressif et toujours menacé, à des moyens répressifs aussi exemplaires et sanglants que celui de l'empire chinois ; si la fulgurante floraison artistique de la fin-de-siècle en France ne s'enracine pas dans la pourriture morale qui gangrène tout le pays, comme l'exubérance florale du jardin chinois dans le sang des suppliciés (12) ; si la "boue" de l'Europe n'est pas en train de recouvrir le monde entier et, en l'uniformisant sur son modèle, d'étouffer des civilisations millénaires ; si le système politique républicain, en dépit de ses "grimaces" démocratiques, n'est pas en réalité aussi autocratique et inhumain que la dictature de la dynastie mandchoue des Qing ; si les beaux sentiments tels que l'amour ou la pitié n'ont pas partie liée avec les pires instincts ; si, pour accoucher de son talent potentiel, il ne convient pas, comme le narrateur au visage ravagé, de descendre aux enfers de la perversité et de la souffrance etc. À ces questions multiples, dont la liste n'est nullement exhaustive, il se garde bien de répondre. Son rôle d'éveilleur de conscience se limite à inquiéter pour susciter une réaction, non à rassurer en apportant des réponses toutes mâchées. D'où la profonde ambivalence du roman, d'où les multiples lectures qu'on en peut faire. D'où aussi la richesse d'une oeuvre multiforme et inclassable, véritable monstruosité littéraire qui n'a cessé de fasciner des générations de lecteurs. Le grand poète nicaraguayen Ruben Dario n'y voyait-il pas, par exemple, "une des pages les plus terriblement humaines qui aient jamais été écrites" ? (13)

Enfin, ultime transmutation, avec l'introduction de la nouvelle Lilith aux yeux verts et à la crinière rousse, absente de la version primitive, la quête d'inspiration scientifique, qui, dans l'ébauche de 1893, était censée justifier la mission du faux embryologiste, prend également une tout autre signification. Il ne va plus s'agir désormais de trouver l'origine **biologique** de la vie organisée, mais de pénétrer dans les "ténèbres" de l'**inconscient** humain dont procèdent tous nos comportements, et, par voie de conséquence, nos valeurs et nos institutions : "Je te promets que tu descendras avec moi,

tout au fond du mystère de l'amour... et de la mort", promet l'initiatrice Clara au ch. VIII d'*En mission*-1899 (14). On est bien loin désormais de la sexualité saine et naturiste à laquelle la petite Cinghalaise initiait le narrateur primitif d'*En mission*-1893... La remontée dans le temps et hors du réel, vers une utopie originelle, à la faveur d'un dépaysement exotique conventionnel, s'est transmuée en plongée au plus profond de l'abîme méduséen des pulsions génésiques et homicides de l'espèce, révélant qu'en dépit du vernis de civilisation qui les camoufle, l'homme moderne obéit encore à son cerveau reptilien et n'est jamais que le gorille féroce et lubrique évoqué par Taine. Le rousseauisme naïf de l'abbé Jules cède désormais la place à un sadisme paroxystique, et ce qui devait susciter le sourire et la connivence du lecteur est désormais source d'épouvante. La révolution morale que Mirbeau appelle de ses vœux depuis 1877 (15) est à ce prix.

Pierre MICHEL

NOTES

1. Nous ne connaissons pas les manuscrits, apparemment non conservés, des trois premiers romans officiels de Mirbeau, et ne pouvons donc comparer la version primitive à la version définitive. Quant aux feuilletons prépubliés dans la presse, ils ne diffèrent que sur de rares points de détail du texte publié en volume.
2. Cette deuxième version a été prépubliée en neuf livraisons dans *Le Gaulois* d'Arthur Meyer, entre le 11 juillet et le 30 décembre 1895.
3. Pour plus de précisions sur la genèse de ces romans, voir mon édition critique de *l'Oeuvre romanesque* de Mirbeau, à paraître chez Robert Laffont, dans la collection Bouquins.
4. Lettre à Huret du 20-25 mars 1895 (collection Pierre Michel).
5. Sur cette question, voir notre communication "Les Contradictions d'un écrivain anarchiste", dans les Actes du colloque de Grenoble, *Littérature et anarchie*, à paraître en 1995 aux Presses de l'Université de Toulouse - Le Mirail.
6. Voir la préface de *Dans le ciel*. Sur les idées philosophiques de Mirbeau, voir Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, chapitre III (à paraître en septembre 1994, dans les Annales de l'université de Besançon).
7. "Un Baigne chinois" a paru les 14 et 21 février, "Le Jardin des supplices" les 7, 21 et 28 mars 1897. Mirbeau va les reprendre, avec des variantes, sous le titre révélateur de "Fragments", en six livraisons, le 3 avril, le 1er et le 8 mai, le 5, le 18 et le 19 juin 1898, soit au cœur de l'Affaire.
8. Il y intègre aussi "Les Perles mortes", conte paru dans *Le Journal* le 9 janvier 1898 (*Contes cruels*, t. I, pp. 234-238).
9. Voir la lettre de Zola à Mirbeau du 1er juillet 1899 (ancienne collection Sickles) : "Je suis hanté par le besoin de vous dire que j'aurais préféré n'avoir que la seconde partie de votre livre, *Le Jardin des supplices*. Le passé de votre héros me gêne un peu, car il le diminue en le précisant. Il n'est plus l'homme. Imaginez que la première partie n'existe pas, et publiez la seconde, sans explications, avec des personnages qui tombent du ciel : l'effet est décuplé, on est vraiment dans l'au-delà, ce n'est plus que l'homme et la femme jetés dans une étreinte, dans un spasme, à toutes les joies et à toutes les douleurs de l'amour, à la vie totale." Notons que, dans la version de 1897, les deux personnages tombaient effectivement "du ciel". Mirbeau y a renoncé volontairement dans la version définitive.
10. Dans *Le Journal* des 7 et 14 janvier 1900.
11. "Est-ce qu'il y a de la composition chez Tolstoï et Dostoïevski ?" (interview par Maurice Le Blond, *L'Aurore*, 7 juin 1903).
12. Mirbeau écrivait déjà en 1895 : "Il n'y a que de la pourriture et du fumier, il n'y a que de l'impureté à l'origine de toute vie. [...] C'est dans l'infection du pus et le venin du sang corrompu qu'éclosent les formes, par qui notre rêve chante et s'enchant. Ne nous demandons pas d'où elles viennent et pourquoi la fleur est si belle qui plonge ses racines dans l'abject purin" ("Sur un livre", *Le Journal*, 7 juillet 1895 ; recueilli dans *Combats littéraires*, à paraître).
13. Ruben Dario, *Peregrinaciones*, in *Obras completas*, Madrid, 1950, p. 486.
14. *Le Jardin des supplices*, Folio, p. 134.
15. Dans ses articles sur *La Fille Élisa*, parus dans *L'Ordre* du 25 et du 29 mars 1877 (repris dans les *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 2, printemps 1994).

EN MISSION

I

Il y a quatre ans (1), ne sachant plus que faire, je me présentai aux élections, dans un

département où je n'avais d'ailleurs, jamais mis les pieds. Il faut dire, tout de suite, que ma candidature était chaudement patronnée par le gouvernement qui, ne sachant, non plus, que faire de moi, trouvait ainsi l'ingénieux moyen de se débarrasser de mes quotidiennes, de mes harcelantes sollicitations. Je ne fus pas élu. L'écrasante majorité qui échut à mon adversaire, je l'attribue à ceci que ce diable d'homme était encore plus médiocre que moi, et d'une canaillerie plus notoire. Il avait volé, quelque peu assassiné aussi ; il ne s'en cachait pas, au contraire. "J'ai volé, j'ai volé" (2), criait-il. Et les laborieuses populations des villes, non moins que les vaillantes populations des campagnes, l'acclamaient avec une frénésie, qui grandissait en raison directe de la frénésie de ses aveux. Comment pouvais-je lutter contre un pareil homme, possédant de pareils états de service, moi qui n'avais encore sur la conscience, et qui les dissimulais pudiquement au fond des ténèbres d'icelle, que de menues peccadilles, telles que vols domestiques, tricheries au jeu, chantages (3), etc, etc ? Ô candeur des ignorantes jeunesses !

Quelques jours après le lamentable échec, je me trouvai dans une maison amie, avec le ministre qui me protégeait. J'étais fort dégoûté. L'avenir m'apparaissait plus triste qu'un crépuscule qui tombe sur une chambre de malade. J'avais perdu ma verve, et les belles chairs de femmes ne m'étaient plus de rien.

- Du ressort, sapristi ! me disait-on. Vous êtes jeune, que diable !... Ce sera pour la prochaine fois.

À ces paroles consolatrices, aux sourires engageants, je ne répondais que par cette phrase têtue :

- Non, non... ne me parlez pas du suffrage universel !... Je ne veux plus, je ne veux plus en entendre parler.

Le dîner fini, le ministre (4) m'entraîna dans un petit salon où nous pouvions causer seuls, et à l'aise.

- J'ai beaucoup pensé à vous, ces jours-ci, me dit-il amicalement... Voyons... êtes-vous embryologiste ?

Il lut ma réponse dans le regard effaré que je lui jetai.

- Non... vous n'êtes pas embryologiste ?... Très fâcheux !... Car, en ce moment, j'ai des crédits considérables - oh! relativement - pour une mission scientifique, que j'aurais eu plaisir à vous confier.

En deux mots, il m'expliqua l'affaire. Il s'agissait d'aller aux Indes, à Ceylan, pour y fouiller la mer, dans les golfes, y étudier ce que les savants appellent "la gelée pélasgique", et, parmi les gastéropodes, les coraux, les hétéropores, les madrépores, les siphonophores, les holothéries (*sic*) et les radiolaires retrouver la cellule primordiale, l'*initium* protoplasmique de la vie organisée... C'était charmant et très simple.

- Oui, mais voilà ! conclut ce véritable homme d'État (6)... Vous n'êtes pas embryologiste !

Et, avec une bienveillante tristesse, il ajouta :

- C'est embêtant !

Mon protecteur réfléchit quelques minutes. Rien n'est imposant à regarder comme un ministre qui réfléchit... Que va-t-il sortir de ce recueillement ? ... Quels coups de tonnerre, ou quelle rosée bienfaisante ?... J'étais anxieux devant ce front grave, où la pensée assemblait des nuées énigmatiques et profondes.

- Mon Dieu !... reprit-il, après quelques minutes d'un poignant silence... J'aurais bien une autre mission à vous proposer... Ce serait d'aller aux îles Fidji, et dans la Tasmanie, pour y étudier les divers systèmes des administrations pénitentiaires qui y fonctionnent (7), et leur application à notre état social... Seulement, je dois vous prévenir que les crédits ne sont pas énormes... Et ils sont anthropophages, là-bas, vous savez !... (8) Il y a bien encore la police secrète... Hé ! hé !... on pourrait vous y trouver une bonne situation.

Dans les circonstances difficiles, mes facultés mentales s'activent, s'exaltent, mes énergies se décuplent, et je suis doué d'une promptitude de résolution qui m'étonne toujours, et qui, souvent, m'a bien servi.

- Bah ! m'écriai-je. Après tout, je puis bien être embryologiste, une fois dans ma vie... La science n'en mourra pas... Elle en a vu d'autres, la science... (9) C'est entendu, j'accepte la mission de Ceylan...

- Et vous avez raison, approuva le ministre, dont le visage s'éclaira, tout à coup, d'un gouvernemental sourire... D'autant que l'embryologie... Darwin, Haeckel, Carl Vogt, notre ami Pouchet... (10) Au fond, tout ça, voyez-vous, ça doit être une immense blague !... Ah ! mon gaillard, vous n'allez pas vous ennuyer, là-bas,... Ceylan est merveilleux... Il y a, paraît-il, des femmes, de petites dentellières, d'une beauté, d'un tempérament... je ne vous dis que cela... Venez demain au ministère... Nous terminerons l'affaire, officiellement...

Et, pendant que je rentrais, dans les salons, au bras du ministre, celui-ci me disait encore, avec une ironie charmante :

- Hein ? tout de même... la cellule... si vous la retrouviez... est-ce qu'on sait ?... C'est Berthelot (11) qui ferait un nez, croyez-vous ?...

Cette combinaison m'avait redonné un peu de courage et de gaieté, non qu'elle me plût absolument. À ce brevet de temporaire embryologiste, j'eusse préféré une bonne recette générale, par exemple. Mais il faut se faire une raison. L'aventure n'était pas sans quelque amusement, du reste. De simple vagabond de la politique que j'étais, la minute d'avant, on ne devient pas, par un coup de baguette budgétaire, par la drôlerie d'une fumisterie ministérielle, on ne devient pas le considérable savant, qui allait violer les mystères, aux sources mêmes de la vie, sans en éprouver quelque fierté mystificatrice (12), et quelque comique orgueil... La soirée, commencée dans la mélancolie, s'acheva dans la joie...

Les préparatifs furent vite faits. Par une dérogation spéciale aux coutumes bureaucratiques, deux jours après cette conversation, je touchais, sans nulle anicroche, sans nul retard, les susdits crédits. Ils étaient libéralement calculés. On y avait prévu l'entretien de deux secrétaires et d'un domestique, l'achat fort coûteux d'instruments d'anatomie, de microscopes, de canots démontables, de cloches à plongeurs. Non, vraiment, le gouvernement faisait luxueusement les choses. Il va sans dire que je n'achetai aucun de ces "*impedimenta*", et que je n'emmenai personne, comptant sur ma seule ingéniosité pour me débrouiller au milieu des forêts inconnues de la science.

Le ministre, à qui j'allai faire mes adieux, approuva ces dispositions, et loua mes sentiments d'économie... En me quittant, il me dit, avec attendrissement :

- Comptez sur moi, mon cher ami... Pendant que vous serez là-bas, au service de la France, de notre chère France, je ne vous oublierai pas, croyez-le bien... Je créerai, dans l'*Agence Havas* (13) et dans mes journaux, de l'agitation autour de votre nom d'embryologiste... Travaillez à la grandeur du pays... Aujourd'hui, un peuple n'est pas grand seulement par ses armes ; il est grand par sa science... Les conquêtes de la science servent plus notre civilisation que les conquêtes militaires... *Cedant arma togae* !... (14)

Muni de lettres de recommandation, pour les autorités de Ceylan, je m'embarquai, par une splendide après-midi, à Marseille, sur le *Sagalien* (15). Merveilleux voyage ! Un ciel adorablement pur, une mer calme, unie comme un lac ! Ô les fêtes des couchers de soleil, sur la mer !

Sur le paquebot, j'eus la chance de me lier avec deux Chinois, de l'ambassade de Londres, enragés de poker, et auxquels je gagnai des sommes considérables. Grâce à mes connaissances spéciales de ce jeu, en arrivant à Aden, où nous fîmes du charbon (16), j'avais complètement délesté de leur argent ces deux incomparables Chinois, et triplé mon capital... Durant le reste du voyage, ces deux compagnons, à la peau jaune, me parlèrent de Paul Bourget (17), dont ils appréciaient les oeuvres au cosmopolitisme si pénétrant.

C'est en des conditions d'humeur particulièrement joviales que je débarquai à Colombo...

II

De mon séjour à Colombo, je n'ai pas grand chose à dire (18). Colombo est une ville assommante, et ceux-là qui en content des merveilles, ou ils ne l'ont pas vue, ou ce sont de froids

mystificateurs. Moitié protestante, moitié bouddhiste, abruti comme un bonze et sévère comme un pasteur, telle est cette ville - du moins, ce que j'en ai aperçu. Vous pouvez juger par là de la gaieté qui y règne.. Elle est peut-être intéressante pour un ethnographe, un anthropologue, un embryologiste ou un poète - à supposer que ces étranges animaux existent réellement quelque part - mais pour un homme tel que moi, pour un professionnel parisien, à qui "on ne la fait pas", et qui connaît la vie dans les coins, les distractions qu'offre Colombo manquent véritablement d'ampleur et de variété.

On vous crie : "Oh ! cette nature !... Oh ! ces arbres !... Oh ! ces fleurs !" Moi, je suis de l'école de Nestor Roqueplan (19) ; les arbres me donnent sur les nerfs, et je ne supporte les fleurs que chez les modistes et sur les chapeaux. En fait de nature tropicale, Monte-Carlo suffit très bien à mes besoins d'esthétique paysagiste, à mes rêves de lointain voyage. Je ne comprends les palmiers, les bananiers, les manguiers, les pandanus et autres bizarres végétaux, que si je puis cueillir, à leur ombre, des numéros pleins, et de jolies petites femmes, aux lèvres savoureuses. Cocotier : arbre à cocottes !... Je n'aime les arbres que dans cette classification bien parisienne (20).

Naturellement, je ne vis aucune des femmes voluptueuses, aucune des petites dentellières à tempérament, dont m'avait parlé le ministre, avec des yeux si significativement obscènes. Dans les rares promenades que je fis à Slave-Island, qui est le Bois de l'endroit, et à Pettah, qui en est le quartier indigène, je ne rencontrai que d'horribles Anglaises d'opérette, en costume mi-hindou, mi-européen, du plus carnavalesque effet ; des Cynghalaises, plus horribles encore que les Anglaises, vieilles à vingt ans, ridées comme des pruneaux, déjetées comme de séculaires ceps de vigne, courbées comme des paillottes en ruine, avec des gencives, des lèvres brûlées par la noix d'Arek, et des dents couleur de pipe culottée ; des Tamoules plus noires que le charbon qu'elles coltinent dans les docks, dont la peau huileuse sent l'urine de vache (21), et qui ne valent pas, croyez-moi, dans l'intimité, les négresses européanisées, nationalisées, de nos établissements de plaisir.

Je m'ennuyai énormément, immensément.

En fidèle historiographe, je dois dire que la chaleur, à Colombo, est tellement écrasante, qu'elle vous enlève jusqu'à la moindre velléité de sortir, jusqu'au plus vague désir de bouger, de remuer un bras ou une jambe - à plus forte raison, le reste. Les endroits les plus frais - par comparaison - de cet atroce pays, tels que les jardins au bord des grèves, sont d'étouffantes étuves. Le cerveau s'y liquéfie, les poumons s'y congestionnent. Vous avez cette sensation perpétuelle et unique d'agoniser par apoplexie ou asphyxie (22). Vous ne pouvez vivre - et quelle vie ! - qu'à la condition d'avoir constamment, sur le crâne, et de les renouveler tous les quarts d'heure, des serviettes mouillées qui fument, en évaporant leur eau - élégant appareil qui transforme la plus noble partie de notre individu en un tuyau de cheminée, couronné de son panache de vapeur.

Aussi, toutes mes journées, je les passais, dans le hall de l'hôtel, fenêtres closes et stores baissés. Étendu tout de mon long, dans un fauteuil à bascule, sous le panka, je buvais des boissons glacées, que me préparait un boy (23), lequel, par la couleur de sa peau et la structure de son corps, rappelait les naïfs bonshommes en pain d'épices, de nos foires parisiennes. Un autre boy, de même ton, et de même gabarit, éloignait de moi les moustiques, et livrait aux hordes barbares des fourmis des guerres acharnées. Telle fut mon existence. Ah ! l'on ne plaint pas assez les savants, qui vont conquérir le secret de la vie !

Combien amèrement je regrettai mon honnêteté, durant ces journées suppliciantes ! Une fois en possession de l'argent du gouvernement, j'aurais bien pu accomplir une mission d'embryologiste, à Monte-Carlo, par exemple, ou ailleurs, dans la joie d'une compagnie agréable et d'un tolérable climat. Que risquais-je ? D'être décoré plus vite, voilà tout ! (24) Mais c'est toujours la même chose. On a beau se croire une canaille habile, supérieure aux préjugés moraux, on écoute encore, parfois, la voix du devoir qui, à de certains moments, monte des profondeurs troubles de la conscience... Et puis c'est l'inconnu, ce diable d'inconnu, qui vous pousse aux plus aveugles folies ! On s'imagine qu'en allant très loin, toujours plus loin, on va conquérir des voluptés nouvelles, mordre à pleines dents, dans les fruits grisants du rêve, atteindre l'idéal !... (25) L'idéal de quoi, je vous le demande ?... Comme si l'idéal ne reposait pas au fond des cassettes ministérielles et dans les alcôves

de la rue de Prony ! (26)

Ah ! triple brute !

Et là-bas, mon ami le ministre, qu'il devait rire de ma candeur !... Il me semblait que je l'entendais dire, de sa voix de politique modéré :

- Non, décidément, nous ne ferons jamais rien de ce garçon-là !

Pourtant, je garde de mon triste séjour à Colombo, un très comique souvenir.

Parmi les lettres de recommandation dont j'étais pourvu, j'en avais une pour M. Terwick, le président de l'*Association of the tropical embryology and of the British entomology* (27). À l'hôtel, où je me renseignai, j'appris que M. Terwick était un homme très considérable, un très grand savant. Malgré le danger que je pouvais, certes, courir, dans une telle visite, je résolus de l'aller voir. Je n'étais pas fâché de connaître, de toucher un véritable embryologiste. Il demeurait loin, au sud de la ville, dans un faubourg appelé Kolpetty (28), et qui est, pour ainsi dire, le Passy de Colombo. Là, au milieu de jardins touffus, dans des villas spacieuses et bizarres, habitent les riches commerçants et les fonctionnaires huppés de la ville.

M. Terwick me reçut poliment - sans plus.

C'était un homme très long, très mince, très sec, très rouge, et dont la barbe blanche descendait jusqu'au nombril, coupée carrément ainsi qu'une queue de poney. Il portait un pantalon flottant de soie jaune, et son torse velu s'enveloppait dans une sorte de châle de laine claire. Il lut, avec gravité, la lettre que je lui remis, et après m'avoir examiné, d'un air défiant, il me demanda :

- Vô... été... embryologist ?

Je m'inclinai en signe d'assentiment. Il reprit, en faisant le geste de traîner un havenau.

- Vô... dans le mer... *fish... fish... little fish...*

- Litté fish ! parfaitement ! appuyai-je en répétant le geste du savant.

- Yès.. très int'essant !... très joli... très curious... Yès !...

Et tout en jargonnant de la sorte, M. Terwick m'amena devant une console, sur laquelle trois bustes, en plâtre, étaient rangés. Les désignant du doigt, successivement, il me les présenta.

- M. Darwin... très grand nat'raliste !...

Je saluai.

- M. Vogel... très grand nat'raliste (29).

Je saluai encore.

- M. Haeckel... très grand nat'raliste.

Je saluai une troisième fois, et, les présentations terminées, le président de la *Tropical association* me conduisit près d'une table de bambou. Il ouvrit un tiroir, et en tira une photographie, qu'il me tendit :

- M. Coquelin !... (30) fit-il... très jôli... très curious !... très int'essant ! Moi, avoir été à l'Exposition, et moi avoir vu M. Coquelin, au Miouséum... au Miouséum... comment dites-vous... au Miouséum Grévin ! (31) Yès... très int'essant.

Après quoi, il me congédia.

C'est le seul épisode scientifique auquel j'aie été mêlé durant le cours de ma mission. Et je compris de suite ce que c'était que l'embryologie.

III

Péradéma, Kandy, Trincomalie (32), je brûlai ces stations botaniques, vantées des savants, et qui sont d'une monotonie désespérante (33). Partout le même paysage touffu ; partout la même étouffante chaleur. Vraiment, la nature, en ces pays, abuse du cocotier. On ne voit que lui, c'est une obsession irritante, à la longue. Le cocotier surgit, innombrable, de la mer de feuillages, tronc maigre, mince branche, que surmonte un vagabond et stupide plumeau. D'un mouvement indolent, ces plumeaux époussetent les plafonds du ciel, comme si d'aériennes araignées accrochaient, sans cesse, leurs toiles aux fils de lumière, aux murs de soleil. Et les jungles ténébreuses, intraversables, même aux regards, les jungles aux végétations surchauffées, laboratoires des infernales

toxicologies, vous soufflent des exhalaisons mortelles, qui vous engourdissent, jusqu'à l'évanouissement. On sent qu'on respire la mort, dans cette atmosphère chargée de parfums lourds ; on sent qu'on marche dans la mort, sur ce sol rouge où les fièvres s'élaborent, où mijotent le typhus et le choléra. Plusieurs fois, je crus que j'allais défaillir. Mes tempes se serraient, ma gorge se contractait, la vie se retirait de mes veines, un flux de sang venait battre mon cœur de ses vagues brûlantes et glacées à la fois. Et je vois encore, entre les branchages des tecks géants, tandis que j'agonisais, me regarder, ricanantes, les pâles et funèbres orchidées.

À Pointe-de-Galles (34), je me souviens, j'eus toutes les peines du monde à me débarrasser d'un savant anglais, décoré du titre bizarre de "*Royal cryptogamist*", et qui étudiait le parasite du caféier (35), en se grisant de champagne. Il fallut que je lui gagnasse, un soir, deux cent cinquante livres (36), au poker, pour que je puisse enfin m'arracher à ses effusions. Je le laissai discutant son rapatriement avec les autorités locales, et je partis, dans une sorte de carriole, traînée par deux petits poneys de Birmanie, pour Weligama (37), terme que j'assignais à mon voyage.

J'arrivai à Weligama au matin. La nuit avait été fraîche, je me trouvais dans des dispositions conciliantes. Je fus vraiment enchanté du spectacle qui, presque tout d'un coup, au sortir des ténèbres de ces nuits tropicales, s'offrit à moi. Les Cynghalais, sous l'auvent de leurs maisons de bambou, dormaient encore, roulés dans des châles de laine blanche. Partout des fleurs, de grands lys rouges, de grands lys roses, ouvrant leurs coupes odorantes, aux rebords dentelés ; des caladiums, étalant leurs feuilles polychromes, filigranées d'or brun, orfévrées d'or vert (38) ; des mauves, gonflant, entre leurs feuillages gladiolés, des fruits oranges, squammés de perles fines ; des broméliacées, dressant leurs spathes énormes, pareils à d'impudiques sexes. Et les légumineuses grimpantes rejoignaient les grands arbres, en molles et hautes guirlandes ; les paniflores, au-dessus des fougères arborescentes, couraient, en arcades ajourées, en nefs sveltes, en ogives aériennes, en rosaces tremblantes, évoquant des architectures de rêve, des indicibles mosquées, de formidables cathédrales qui vibraient doucement dans la joie pure du matin.

Je gagnai la "*rest-house*" (39), et comme j'étais fatigué de sa (*sic*) nuit cahotée, je m'étendis sur un lit, et m'endormis, bercé par le chant des cigales qui, dans les jardins voisins, donnaient un concert, d'une discordance toute wagnérienne.

À mon réveil, près de mon lit, une petite Cynghalaise me regardait en souriant. Elle m'apportait des tranches d'ananas, servies sur des feuilles de caladium, et des noix de coco ouvertes et parfumées. Je fus ébloui de sa beauté ; moite, souple, délicieuse d'attitude, la peau dorée, le sein menu, l'oeil brillant, un joli sourire jouant dans ses dents blanches, elle ressemblait par l'élégance de sa forme, la finesse de ses attaches, la pure beauté statuaire de sa poitrine, de son torse, de ses jambes, à un petit bronze antique. Toute la Grèce m'apparut, dans cette fleur merveilleuse d'humanité et d'art.

Je mangeai les tranches d'ananas qui me semblèrent exquises, et jamais vin vieux de notre occident ne me fut aussi généreux et meilleur que le lait frais de la noix de coco, que je bus avec avidité.

Ce frugal repas ; d'une simplicité que je me plus à me dire édénique (40) et virgilienne, m'avait ranimé. Et je sentais un poète naître en moi. Je pris les mains de la belle Cynghalaise, et je les baisai. Elle sourit angéliquement, mes caresses s'enhardirent, j'explorai sa poitrine, son buste, les mystères dévoilés de sa féminité ; je m'attardai à la fleur dorée de ses jeunes seins cabrés. Elle sourit plus angéliquement encore. Alors, je l'enlaçai toute, l'attirai sur le lit, près de moi, et je l'épousai frénétiquement. Elle n'avait pas cessé de sourire. Autour de nous, les moustiques chantaient comme des orgues nuptiales.

À partir de ce solennel moment, la jeune Cynghalaise s'attacha à ma personne, plus fidèle qu'une clématite au tronc qu'elle enlace. Elle ne me quitta plus.

D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Comment s'appelait-elle ? Je ne l'ai jamais su (41).

Voici quelles étaient nos journées.

Le matin nous descendions vers la mer, par des sentiers remplis de fleurs, et nous atteignions une crique, entourée de rochers qu'on appelle : Les lampes rouges. Un canot était amarré au rivage.

Elle détachait le canot et me promenait sur les eaux calmes d'une translucidité de ciel. Nous glissions sur des paysages émerveillants ; des forêts, des villes sous-marines, que les rides formées par le canot animaient d'une vie fantastique. Il y avait des coraux, des madrépores, des formes extraordinaires et changeantes, d'une beauté admirable. Parmi ces forêts rouges, rôdaient de grands poissons jaunes ; les coquillages étincelaient comme des pierres précieuses, et de longues algues flottaient, plus brillantes que des chevelures de fées dans les bois enchantés, sous la lune. Mon amie enlevait le léger sarrau qui lui couvrait le ventre, et plongeait dans la mer. C'était une joie que de voir ce corps svelte s'enfoncer dans les transparences de l'eau. Elle allait jusqu'aux coraux, et avec une adresse, une agilité de jeune requin, elle pêchait des poissons verts, des coquillages, des crustacés, pour mon déjeuner. Puis elle remontait, et là, dans le canot, toute embaumée de mer, toute ruisselante de perles marines, elle m'étreignait, m'inondant de fraîcheur, de parfums d'algues. Sa bouche avait le goût du fruit de la paniflore.

Nous rentrions. Les Cynghalais nous attendaient au rivage et se moquaient de nous. Ils étaient jaloux que la plus belle fille de Weligama se fût ainsi donnée à un étranger. Je n'avais rien à craindre. Le Cynghalais est sournois, potinier comme un concierge, mais il n'est pas violent. Je désarmai leurs innocentes taquineries en leur distribuant, un jour, des portraits en couleur du général Boulanger (42), dont j'avais un stock à Paris en vue de possibles échanges.

C'est elle qui préparait mes repas, qui veillait à tous les détails de ma vie. Elle protégeait mes siestes contre l'indiscrétion des insectes ; elle éloignait de moi les indigènes bavards et curieux. Puis, le soir, quand la chaleur était devenue moins forte, elle m'emmenait, à l'ombre d'un immense bananier, dans les cryptes de feuillages, entre les colonnades des troncs géants, massifs comme des piliers de temple. Et elle chantait des chansons d'un rythme doux, et elle dansait des danses voluptueuses, qui se terminaient invariablement par des baisers prolongés, dont je n'ai plus jamais retrouvé nulle part la saveur délicieuse et la luxuriante volupté.

Je vécus ainsi six mois dans la joie de la bête, dans l'intimité puissante et cordiale de la nature (43). Je connus tous les plaisirs du Paradis Terrestre, et je réalisai entièrement le rêve biblique.

Un jour vint, pourtant, où je désirai partir. Ce n'est pas que je fusse las de mon bonheur. Mais je ne pouvais m'éterniser dans cet Éden. Que se passait-il en France ? Mon ministre était-il encore au pouvoir ? Peut-être y avait-il une vacance à la Chambre ? Ces questions, souvent posées, empoisonnaient ma vie (44).

Je fis comprendre ma résolution à ma pauvre petite amie. Elle pleura, mais ne se plaignit point, et n'essaya pas de me retenir. Ces bouddhistes sont admirables de résignation. Voilà une religion que j'aimerais voir pratiquer par les femmes que l'on abandonne, et qui ont la déplorable manie de se cramponner désespérément à des amours mortes ! (45)

Le jour de mon départ, comme je réglais la note avec le patron de la "*rest-house*", mon amie s'interposa entre lui et moi. Elle prit l'argent que je comptais à l'hôtelier dont les yeux brillaient à la vue des pièces d'or, et me le remit en faisant des gestes indignés. Puis elle menaça l'hôtelier, qui finit par me dire, en mauvais anglais, avec des grimaces comiques : "Elle ne veut pas que j'accepte votre argent. C'est elle qui se charge de ça ! Nous nous arrangerons tous les deux."

Ô nature !... Les femmes sont les mêmes partout !

Je quittai Weligama. Lorsque j'arrivai à Colombo, j'eus la chance qu'un paquebot fût en partance...

Et voilà comment je faillis devenir un des grands savants de l'Europe !

* * *

Le narrateur se tut.

- Et l'Embryologie ? demanda l'un de nous.

- L'Embryologie aussi ! répondit le voyageur d'un air gai... Car, lorsque je quittai ma petite Cynghalaise, elle était enceinte, jusqu'à la garde.

Octave MIRBEAU

NOTES

1. Dans la version définitive, il sera question de "douze ans". Cette première phrase sera développée dans le premier paragraphe du chapitre I du récit du narrateur anonyme du *Jardin des supplices*.
2. Cette citation lapidaire relève tout à la fois de l'éloge paradoxal (comme celui du vol dans *Scrupules*, 1902) et de l'interview imaginaire, qui permet aux puissants de déballer ingénument tout ce qu'en temps ordinaire ils gardent prudemment *in petto*.
3. À l'automne 1884, Mirbeau a mené toute une campagne, dans les colonnes du *Gaulois*, contre les tripots, où la tricherie était telle, à l'en croire, qu'on y était dévalisé aussi sûrement qu'au coin d'un bois. Dans ses *Grimaces* de 1883, il a dénoncé le chantage dont vit la presse parisienne, notamment le 29 septembre : "Le chantage s'y est au grand jour installé et il y règne en maître."
4. Dans *Le Jardin des supplices*, il s'appellera Eugène Mortain (mais Mirbeau ajoutera le nom au dernier moment, sur les épreuves)..
5. C'était le but des recherches du célèbre embryologiste allemand Ernst Haeckel (1834-1919). Il en a notamment rapporté ses *Lettres d'un voyageur en Inde*, traduites en français en 1883, que Mirbeau a lues avant de rédiger ses propres *Lettres de l'Inde* de 1885 (publiées par nos soins, Éd. de l'Échoppe, 1991).
6. Sous ce titre, "Un Véritable homme d'État", Mirbeau a publié, dans *L'Écho de Paris* du 13 juin 1893 - soit à la même époque qu'*En mission* - une chronique où il caricaturait la démagogie des politiciens en campagne, applaudis par "trois cents têtes de veau" vociférant "À bas les pauvres !"...
7. Les Anglais avaient installé un bain en Tasmanie, après avoir précautionneusement exterminé jusqu'au dernier les habitants de l'île.
8. Les Fidjiens étaient en effet des anthropophages renommés, particulièrement friands de la viande de pasteurs méthodistes ou wesleyens... Près de Suva existe un musée ethnographique, dont tout un département est consacré à l'anthropophagie, qui s'est perpétuée dans les îles Fidji jusqu'au début du siècle.
9. Mirbeau ne partage nullement sur la science les illusions des scientifiques tels que Zola, et, dans la lignée de Molière et de Fontenelle, il présente nombre de figures de pseudo-savants foireux à la réputation usurpée (Triceps dans *L'Épidémie*; Legrel dans *Dingo*, par ex.). Le scientisme, qui tend à faire du savant les prêtres de la religion de la science, nouvel opium du peuple, lui apparaît comme une dangereuse dégénérescence de l'esprit scientifique.
10. Carl Vogt (1817-1895), biologiste allemand et darwinien, comme Haeckel ; il a vécu longtemps en exil à Genève. Anne Gabriel Pouchet (1851-1938), hygiéniste français, professeur de pharmacologie.
11. Marcellin Berthelot (1827-1907), célèbre chimiste, gloire scientifique de la République, incarnation du scientisme triomphant. Il a été ministre de l'Instruction Publique en 1886-1887.
12. "Fierté" que le romancier connaît bien : le grand démystificateur est aussi un grand mystificateur, comme en témoignent les *Lettres de l'Inde* et les canards devenus, pendant près d'un siècle, vérités d'Évangile par la grâce du naïf potinier Edmond de Goncourt.
13. L'agence Havas est une agence de nouvelles politiques, fondée sous le premier Empire par Charles Havas (1785-1858).
14. "Que les armes cèdent devant la toge" - c'est-à-dire que le pouvoir militaire s'incline devant le pouvoir civil. Dans *Le Jardin des supplices*, "togae" sera remplacé par "*sapientiae*", la science.
15. C'était déjà sur le *Saghalien* que s'embarquait, en janvier 1885, le pseudo-Nirvana, signataire des *Lettres de l'Inde*.
16. Mirbeau évoquait Aden dans la première de ses *Lettres de l'Inde* (pp. 28-30).
17. Depuis 1889, Mirbeau a fait de son ex-ami Paul Bourget (1852-1935) une de ses têtes de Turc : il lui reproche tout à la fois son arrivisme naïf, qui l'a fait basculer dans le camp des nantis ; son réclanisme impénitent ; et sa dérisoire prétention à la connaissance de l'âme grâce au "scalpel" de l'analyse psychologique. Bourget sera le héros involontaire de toute une série de dialogues farcesques, *Chez l'illustre écrivain*, qui paraîtront dans *Le Journal* pendant l'automne 1897.
18. Colombo ne sera évoqué, brièvement, qu'à la fin du ch. VIII de la première partie du *Jardin des supplices*. Les ch. II et III des *Lettres de l'Inde* lui étaient consacrés.
19. Nestor Roqueplan (1804-1870), journaliste et administrateur de l'Opéra de Paris, incarnation du parisianisme ; auteur en particulier de *La Vie parisienne* (1852).
20. Ce passage, et la plaisanterie sur "l'arbre à cocottes", seront repris, avec des variantes, au début du ch. VI du *Jardin des supplices*.
21. Dans les *Lettres de l'Inde*, c'étaient les Parsis d'Aden qui pouaient "l'urine de vache" (p. 29).
22. Dans les *Lettres de l'Inde* (p. 35), le narrateur était "engourdi, annihilé dans une langueur délicieuse qui [le] berç[ait] comme dans un rêve", et il s'y abandonnait "voluptueusement", "sans penser à rien".
23. Même notation dans les *Lettres de l'Inde* (p. 35).
24. Pour Mirbeau, les déshonorantes breloques ne sont accordées qu'aux médiocres et aux rampants et ne peuvent récompenser que de déloyaux services. Voir notamment "Décorations" (*Le Gaulois*, 5 janvier 1885) et "Le Chemin de la croix" (*Le Figaro*, 16 janvier 1888 ; *Combats esthétiques*, t. I, p. 344).

25. Thème développé par Mirbeau dans "En route", chronique signée Montrevêche et parue dans *L'Événement* du 4 août 1884 (recueillie dans notre édition des *Chroniques du Diable*, à paraître en 1994 dans les Annales de l'université de Besançon).

26. C'est au 43 de la rue de Prony qu'habitait Juith Vimmer, qui fut pendant près de quatre ans la maîtresse d'Octave, et qui lui a inspiré le personnage de Juliette Roux du *Calvaire*.

27. C'est sur cet épisode que s'achève, avec variantes, la première partie du *Jardin des supplices*. Terwick sera alors prénommé Oscar et affublé du titre de *sir*.

28. Nom anglais de Kollupitya, faubourg situé au sud du "Fort", la ville européenne.

29. Hermann Wilhelm Vogel (1834-1898) n'était pas un naturaliste, mais un chimiste allemand, spécialisé dans la photochimie et la photographie ; il a notamment découvert les sensibilisateurs optiques.

30. Constant Coquelin (1841-1909), célèbre acteur de la Comédie-Française, souvent moqué par Mirbeau pour son cabotinisme et son narcissisme (à l'en croire, il aurait des milliers de bustes de lui...).

31. Le musée Grévin, inspiré par le musée Tussaud de Londres, a été fondé en 1882 par le caricaturiste Alfred Grévin (1827-1892).

32. Peradenya - et non Peradema - est situé à 6 km de Kandy, et possède un très célèbre jardin botanique, ouvert au public en 1821. Kandy est l'ancienne capitale royale de l'île ; c'est une ville bouddhiste, où un temple abrite une dent du Bouddha, dans une région peuplée de Tamouls hindouistes ; Mirbeau l'a déjà évoquée en 1885, dans la quatrième de ses *Lettres de l'Inde*, et en 1892, sous le pseudonyme de Jean Maure, dans "Colonisons" (*Contes cruels*, t. II, pp. 268-270). Trincomalee est situé sur la côte est.

33. Dans ses *Lettres de l'Inde*, Mirbeau écrivait au contraire que le parcours en train de Colombo à Kandy était "inoubliable" et que la ligne passait "avec raison pour la plus intéressante du monde entier" (pp. 49-50). Il veut souligner ici le caractère blasé du Parisien, devenu insensible aux plus beaux paysages.

34. Pointe sud de l'île.

35. Mirbeau écrivait en 1885 que le parasite du caféier, "pareil à notre phylloxéra des vignes", "a déjà fait perdre tant de millions à l'île" et menaçait de "ruiner les riches squatters, s'ils ne se décident point à adopter les greffes de café du Libéria" (*Lettres de l'Inde*, p. 50). Haeckel, pour sa part, évaluait ces pertes à cinq millions de livres, soit environ 2,5 milliards de nos francs (*Lettres d'un voyageur en Inde*, p. 338).

36. Soit 6.300 francs de l'époque : environ 130.000 de nos francs !

37. Weligama est un petit port de pêche, situé à 27 km à l'est de Galle (Pointe-de-Galles dans le texte) ; il possède une belle plage, protégée par une barrière de corail ; les pêcheurs y ont la particularité de pêcher pendant des heures perchés sur des pilotis. Mirbeau reprendra la suite de ce chapitre dans "Macrobiologie" (*Le Journal*, 16 février 1896) ; le héros de l'anecdote sera rebaptisé Sir Elephantew Kervingston. Tout l'épisode disparaîtra dans *Le Jardin des supplices*.

38. Au début du ch. VI du *Jardin des supplices sticto sensu*, Mirbeau évoquera les caladiums, "dont les nervures de vieil or sertissent des soies brodées et des dentelles roses" (éd. Folio, p. 201).

39. Auberge, hôtel modeste. Ce *resthouse* existe toujours...

40. Il s'agit ici d'un véritable éden d'avant le péché originel, alors que, dans *Le Jardin des supplices*, l'éden sera inversé.

41. Cet anonymat, ainsi que celui du narrateur, permet de voir dans ces deux personnages comme une réincarnation quelque peu ironique du premier couple.

42. Le général Boulanger (1837-1891) a constitué un danger pour la République ; il était soutenu par une coalition hétéroclite, allant de l'extrême gauche blanquiste et des radicaux à toutes les tendances de la droite la plus conservatrice. Mirbeau a d'emblée pris nettement position contre le boulangisme et s'est employé à démystifier le beau général.

43. C'était le rêve de l'abbé Jules. Mais il était trop empoisonné par le sentiment du péché pour jamais pouvoir le réaliser.

44. Le bonheur nécessite donc un "renoncement" complet aux ambitions et aux obligations sociales : c'est le nirvana des bouddhistes, l'extinction du désir. Le narrateur est évidemment incapable d'un semblable détachement.

45. Sujet traité par Mirbeau dans le dernier des romans qu'il a écrits comme "nègre", *La Duchesse Ghislaine* (édition critique à paraître).